

Cela faisait un jour et deux nuits que Bassam Shah était parti de Denver, et il ne s'était arrêté que pour remplir le réservoir de sa voiture, manger sur le pouce, boire du Red Bull et uriner dans une brique de lait en plastique entre deux pleins d'essence. À l'aube, dans l'anarchie du George Washington Bridge, là où les différentes voies se rejoignaient en direction du New Jersey, des cônes de signalisation forçaient les voitures à serrer à droite. Les véhicules de la Port Authority obstruaient les voies de gauche de façon à diriger les automobilistes vers un point de contrôle qui se trouvait juste derrière les cabines de péage. Les bouchons new-yorkais commençaient tranquillement à prendre forme malgré l'heure matinale, même si nous n'en étions qu'aux prémices.

Un peu plus loin, deux hommes affublés de coupevent bleu marine et de casquettes examinaient l'intérieur d'une voiture avec des lampes de poche. Shah vit immédiatement qu'ils portaient des oreillettes.

En revanche, pas de chien en vue. C'était toujours ça... Neuf voitures le séparaient de la fouille.

Il observa le prochain automobiliste – seul, comme lui – sortir de sa voiture pour ouvrir son coffre. Les policiers – il distinguait désormais très nettement les mots PORT AUTHORITY POLICE au dos de leurs

vestes – scrutèrent le coffre avec leurs lampes. Ils soulevèrent le cache de la roue de secours, se consultèrent... et laissèrent l'homme poursuivre sa route.

Shah se devait de prendre ce risque. Quelque part, il n'avait pas vraiment le choix, de toute façon. S'il prenait la fuite, ils l'arrêteraient, lui feraient subir une fouille approfondie et se réjouiraient de leur succès. Il décida alors de se faire tout petit, exactement comme on le lui avait appris, se fondant dans le rôle de l'immigrant heureux d'être ici. Son histoire – il se rendait à New York afin de garder un œil sur le stand familial de boissons chaudes – avait au moins le mérite d'être vraie. Elle était vérifiable. Il était indispensable de dire la vérité dans ce genre de situation. Il fit avancer sa Ford Taurus, l'air chaud s'insérant dans l'habitacle lui faisant l'effet d'une caresse apaisante. Cette matinée de début d'automne était déjà étouffante. Il observa chaque conducteur se faire interroger, chaque voiture se faire fouiller. Lorsque ce fut enfin son tour, il baissa sa vitre et fit face à ses interrogateurs.

— Où allez-vous ? demanda le plus jeune des deux flics noirs en plantant sa lampe en plein sur le visage de Shah.

— Dans le Queens, répondit celui-ci.

Il sentit sa confiance s'étioler dès que ces mots eurent quitté sa bouche. Quelque chose n'allait pas. Mais il lui paraissait impossible d'échouer aussi près du but. Dans le Colorado, il avait eu la certitude d'être surveillé. Mais son voyage jusqu'ici s'était déroulé sans anicroche. Il devait absolument ravalier ses craintes.

— Et vous venez d'où ? demanda le flic.

— De Denver, répondit Shah. J'habite là-bas, à Aurora.

Rien que la vérité. Aucun mensonge.

Le flic hocha la tête, visiblement peu soucieux que Shah dise la vérité ou non.

— Veuillez sortir du véhicule, s'il vous plaît.

Le contraire l'aurait étonné... Shah était un Afghan de vingt-quatre ans au teint caramel. Sa barbe, ses cheveux et ses sourcils étaient d'un brun roux. Physiologiquement, il remplissait chacun des critères de leur fiche de profilage désespérément simpliste. Il représentait à lui seul ce que beaucoup d'Américains considéraient comme un homme dangereux.

Il détacha alors sa ceinture, s'arracha un sourire et émergea devant l'immense pont, dans l'air chaud qui surplombait l'Hudson. Le second policier scruta les sièges passagers par la portière ouverte, maniant sa lampe de poche comme un laser pouvant irradier le moindre centimètre carré de l'habitacle.

— Vous pouvez ouvrir ça, s'il vous plaît ? demanda-t-il en dirigeant le faisceau de sa lampe sur le sac de sport Nike posé à l'arrière de la voiture.

Shah aurait pu refuser. Il connaissait ses droits constitutionnels sous la loi américaine – la plupart des Afghans ayant immigré aux États-Unis connaissaient ces droits par cœur. Ces hommes ne disposaient d'aucun mandat, mais le moindre prétexte leur suffirait pour lui « demander » de les suivre ailleurs afin de pratiquer une fouille plus approfondie. Autant dire que le fil auquel tenait la liberté de Shah était bien mince.

Il sortit le sac de la voiture, sentant la chaleur intense de la lampe de poche irradier sur ses mains mates. Il l'ouvrit et en retira un long turban qu'il amassa entre ses mains. Puis il sortit deux caftans imprégnés d'une épaisse couche de sueur, une bougie à moitié consommée et des bâtons d'encens. En d'autres termes, l'attirail typique que ces hommes s'attendaient à trouver sur un

Afghan. Ils continuèrent de scruter l'intérieur du véhicule sans que leurs mains gantées de bleu ne touchent quoi que ce soit. La sacoche d'ordinateur de Shah se trouvait également sur la banquette arrière ; il la leur montra et ils hochèrent la tête de contentement. Puis ils lui demandèrent d'ouvrir le coffre, et il s'exécuta. Ils n'y découvrirent rien de plus qu'une épaisse couche de saleté, une boîte à outils et la roue de secours.

Ce fut enfin terminé. Ils désignèrent le siège conducteur du menton afin de lui signifier qu'ils avaient fini et se mirent à observer le véhicule suivant. Tout en prenant soin de ne pas croiser leur regard, Shah retourna s'installer dans sa voiture de location, s'attacha et partit. Le long du pont, la rosée qui recouvrait les épais câbles d'acier scintillait en un milliard de paillettes. En contrebas, les lumières des péniches qui longeaient l'Hudson se pliaient peu à peu au règne du soleil levant. Le fait d'avoir passé le point de contrôle le rendait extatique. Si leur but était d'intercepter tout intrus, Shah considérait désormais cet obstacle comme une épreuve, une étape de franchie.

Il était entré dans la ville, et cela sans difficulté particulière. D'un autre côté, Shah sentait de nouveau la colère enfler à cause de la déférence dont ces minables l'avaient poussé à faire preuve. C'était un homme qui attachait beaucoup d'importance à sa dignité. Comment alors considérer la beauté et la grandeur du paysage autrement qu'avec mépris ?

Tandis que la ville défilait derrière son pare-brise, Shah regagnait peu à peu en confiance, se rappelant que les détonateurs étaient solidement attachés derrière le volet d'aération côté passager.

À Lower Manhattan, au vingt-deuxième étage du quartier général du FBI, situé au 26, Federal Plaza, non loin du City Hall, la réunion de la cellule de lutte antiterroriste (JTTF<sup>1</sup>) avait déjà débuté. Jeremy Fisk, l'inspecteur affecté aux Renseignements du NYPD, devait son retard à sa cheville foulée.

Il avait raté un tir la veille au soir, lors de son entraînement de basket. Deux fois par semaine, Fisk jouait avec son équipe de seniors à vingt-deux heures, horaire absurde pour tout joueur amateur, il en était conscient, mais c'était le seul qu'il avait réussi à caser dans son emploi du temps. La veille, il avait donc atterri sur le pied d'un autre joueur et s'était foulé la cheville. Il était parti s'asseoir au bord du terrain, les mains plaquées sur le tibia, juste au-dessus de sa cheville blessée, et avait attendu que celle-ci se mette à gonfler tout en s'invectivant.

*C'est fini, s'était-il dit pour la millièmme fois. Terminé, le basket.* On dit que la biologie est intimement liée au destin. Voilà comment un ancien ado de quatorze ans trop grand pour son âge se retrouvait aujourd'hui deux soirs par semaine en compagnie d'autres desperados de

---

1. Joint Terrorism Task Force.

son espèce à gesticuler sur un terrain. Il adorait jouer, mais il détestait la fatigue que causait le fait d'arpenter le terrain non-stop, fatigue qu'il ressentait d'autant plus vite ces derniers temps. Fisk n'avait finalement pas dépassé le mètre quatre-vingt et n'avait jamais plus joué à l'université après son expérience dans l'équipe de seconde catégorie de Villanova, où il avait passé son temps sur la touche parce que tout le monde était meilleur et, en définitive, plus grand que lui.

L'inspecteur gagna le mur du fond en boitant. La salle de réunion était pleine à craquer des représentants des différentes agences qui composaient la cellule de lutte antiterroriste. Plus d'une centaine de villes disposaient de ce genre d'unités à travers le pays, mais celle de New York était évidemment la plus grosse. En plus des membres du FBI, la galerie habituelle incluait le United States Marshals Service (l'USMS), représentant la justice, les services secrets, le Bureau de l'alcool, du tabac et des armes à feu (l'ATF<sup>1</sup>), le service de sécurité diplomatique (le DSS<sup>2</sup>), le service de l'immigration et des douanes (l'ICE<sup>3</sup>), le service de recouvrement fiscal (l'IRS<sup>4</sup>), l'armée, la Section Criminelle de la Gendarmerie maritime (NCIS<sup>5</sup>), et plus d'une dizaine d'autres venant s'ajouter aux services de sécurité locaux et nationaux. On raille souvent ce genre d'unités en les qualifiant de « soupe alphabet », à cause de tous ces acronymes. Aux yeux de Fisk, la JTTF était pire que tout. C'était une soupe alphabet, un minestrone, une soupe poireaux-pommes de terre, à l'oignon, aux palourdes, un gombo, un scotch broth... tout plein

---

1. The Bureau of Alcohol, Tobacco, and Firearms.

2. The Diplomatic Security Service.

3. Immigration and Customs Enforcement.

4. Internal Revenue Service.

5. The Naval Criminal Investigate Service.

de saveurs délicieuses mais qui n'avaient aucun point commun.

Le service de Fisk, les Renseignements, ne faisait pas partie de la JTTF. Il fonctionnait en tant qu'agence isolée du NYPD. Sa présence aujourd'hui était donc à considérer comme une simple marque de courtoisie.

Fisk s'appuya contre le mur, derrière un officier de liaison du service d'inspection postale (PIS<sup>1</sup>), et soula-gea sa cheville blessée du poids de son corps. Devant toute cette foule se tenait Cal Dunphy, l'agent spécial du FBI actuellement affecté à la JTTF, chauve par choix, sa large mâchoire faisant de son visage un ovale parfait. Ses yeux passèrent brièvement sur Fisk lorsque celui-ci entra dans la pièce, mais rien ne fut dit. Dunphy sortit quelques feuilles d'un dossier et les consulta à travers les verres de ses lunettes sans monture.

— Nous avons un mouchard dans sa voiture et dans son téléphone. Nous en avons également un dans son ordinateur. Monsieur Shah fait son petit bonhomme de chemin en toute confiance malgré la pancarte lumineuse qu'il se trimballe sans s'en rendre compte.

Le FBI et les Renseignements avaient connu de nombreuses divergences d'opinions vis-à-vis des opérations menées par le passé. Leur principale source de conflit se trouvait être leur juridiction commune, ce qu'on pouvait clairement qualifier de bonne vieille lutte pour le territoire. Deux groupes d'opération aux finances conséquentes et aux projets similaires, mais pas identiques, s'affrontant dans la plus grande ville du monde, mais aussi la plus ciblée. Chacun n'ayant aucune marge ni aucune tolérance d'erreur. En gros, ils n'étaient pas faits pour travailler ensemble.

---

1. Postal Inspection Service.

Encore récemment, et cela arrivait trop souvent, ils avaient empiété sur les plates-bandes de l'autre et en avaient compromis l'enquête en cours. Il y avait eu de nombreuses tentatives de communication et de coopération entre ces deux services, mais rien ne pourrait y changer : il s'agirait toujours de deux chiens se battant pour le même morceau de viande.

Les deux agences entretenaient donc une certaine distance. Le FBI disposait entièrement de Shah à Denver. Mais Shah se trouvait désormais dans la Grosse Pomme, autrement dit sur le territoire des Renseignements. Les erreurs commises par le passé les avaient poussés à établir un minimum de coopération, ce qui expliquait la présence de Fisk dans ce bureau. Mais cela ne signifiait pas pour autant qu'ils étaient sur la même longueur d'onde.

Plus Fisk écoutait Dunphy parler, plus il lui paraissait évident que celui-ci ne dévoilait que le strict minimum. Le FBI partageait les résultats de ses informations de surveillance, mais pas ses sources. Ses membres voulaient garder la main. Hors de question de laisser les Renseignements traquer Shah de leur côté.

Quelques officiers de liaison posèrent des questions censées les faire passer pour des gens intelligents et impliqués sans que celles-ci aient pour autant un réel intérêt dans l'avancée de l'affaire. Bande de moutons... L'inspecteur vit Dunphy lui jeter un coup d'œil. Au moins savait-il que Fisk ne se laisserait pas si facilement berner...

Fisk leva la main comme pour stopper ce train qui tournait en rond.

— J'aime pas trop ça, lâcha-t-il. Il est là, dans la ville. On sait ce qu'il a entre les mains et pourquoi il est

là. Franchement, je trouve ça plutôt risqué de le laisser aller où bon lui semble. Vous prétendez connaître son plan...

— On a trois jours, Fisk.

— Le renard a beau avoir un traqueur GPS sur le dos, il est déjà entré dans le poulailler... Je ne vois pas en quoi c'est rassurant.

— Jamais rien ne vous rassure, Fisk, se contenta de répondre Dunphy avec un soupir.

— Si on le chopait maintenant, là, je serais rassuré !

— Pour s'asseoir sur trois jours d'infos supplémentaires ? Qui sait ce qu'on peut apprendre grâce à ce type ? Ces trois jours nous sont inestimables, Fisk. Je comprends votre appréhension, mais nous ne pouvons pas nous permettre de...

— Il ne s'agit pas d'appréhension, mais de bons sens. D'après vous, ce gars est à deux doigts de tout faire sauter. J'ai vu beaucoup d'affaires de ce genre capoter. Le vent peut vite tourner, vous savez.

Dunphy sourit. Fisk savait très bien ce que cela signifiait : il voyait les parents gratifier leurs enfants de ce même sourire, au parc.

— Nous disposons des meilleurs météorologues du pays.

— Il y a une différence entre prédire le temps et faire pleuvoir, répliqua Fisk.

Le FBI avait mené plusieurs opérations secrètes depuis l'éruption du terrorisme intérieur. Pour chaque complot qui naissait de manière organique, c'est-à-dire sans l'intervention des services de sécurité intérieure – le kamikaze au « slip-bombe » neutralisé au-dessus de Detroit, ou encore l'attaque prévue sur Fort Dix, dans le New Jersey –, deux autres étaient orchestrés par des agents fédéraux infiltrés. À l'instar

des chefs de cellules terroristes, ils radicalisaient des musulmans manifestement vulnérables en fomentant une révolte antiaméricaine et en fournissant aux conspirateurs des explosifs C-4 factices ou encore des amorces de bombe inoffensives. Ces conspirations de papier passaient alors pour d'écrasantes victoires contre la menace terroriste qui pesait sur le territoire américain. Mais au final, le FBI avait provoqué plus de complots terroristes qu'Al-Qaïda aux États-Unis depuis le 11 Septembre.

— Ce qui m'inquiète, poursuivit Fisk, c'est que tout le monde suive votre plan... sauf le terroriste qui nous intéresse.

— C'est noté, lâcha Dunphy, clairement agacé par l'attitude de l'inspecteur, qu'il décida d'ignorer. Quelqu'un d'autre ?

Fisk en avait assez entendu. L'un des avantages à ne pas dépendre de la JTTF consistait à pouvoir quitter une réunion dès que l'on en avait envie. Et c'est exactement ce que Fisk fit – en boitant, mais avec plaisir.